

CHAPITRE 1

Harriet Tubman : trahir les maîtres pour rendre les corps à eux-mêmes

La première trahison de Harriet Tubman fut de partir.

Dans un monde normal, cette phrase serait absurde. Partir n'est pas trahir. Fuir n'est pas voler. Reprendre son propre corps ne devrait pas être un acte politique. Mais l'esclavage n'a jamais été un monde normal. C'était un système construit pour faire passer l'abomination pour de l'ordre, la possession d'êtres humains pour du droit, la violence pour de la gestion économique, et la fuite pour un crime. Il fallait une belle quantité de papier, de sermons, de lois, de fouets et de lâcheté collective pour soutenir une telle saloperie. Les sociétés esclavagistes en avaient en stock.

Harriet Tubman naît Araminta Ross, probablement autour de 1822, dans le comté de Dorchester, dans le Maryland. Elle naît esclave, c'est-à-dire qu'avant même de savoir parler, son corps appartient déjà légalement à quelqu'un d'autre. Le crime est là, à la racine : non dans sa fuite future, mais dans l'ordre qui prétend avoir un droit sur elle. Le monde dans lequel elle grandit ne lui demande pas seulement de travailler. Il lui demande d'accepter l'idée qu'elle est un bien. Une chose animée. Une force utile. Une propriété dotée de fatigue, de douleur, d'attaches familiales et d'une capacité très gênante à comprendre l'injustice.

Son enfance est celle d'un système qui brise tôt pour éviter d'avoir à négocier plus tard. Elle est louée à d'autres maîtres, séparée, battue, exploitée. Enfant encore, elle apprend que les familles noires réduites en esclavage n'ont pas la protection minimale de la famille : elles peuvent être dispersées, vendues, déplacées, déchirées par une transaction. Le marché esclavagiste ne sépare pas des « unités de main-d'œuvre », contrairement au vocabulaire propre des monstres administratifs. Il sépare des mères, des fils, des sœurs, des maris, des enfants. La comptabilité faisait le reste, avec cette élégance glaciale qu'ont les chiffres quand ils servent à maquiller la barbarie.

Un événement marque durablement son corps. Adolescente, elle reçoit à la tête un poids de métal lancé par un surveillant qui visait un autre esclave. La blessure est grave. Elle en garde toute sa vie des douleurs, des malaises, des épisodes de sommeil brutal, des visions qu'elle interprète à travers sa foi. Le système esclavagiste, comme toujours, ne se contente pas de voler du travail. Il laisse des séquelles dans les os, dans le crâne, dans les nuits. Et ensuite, quand les victimes chancellent, il appelle cela faiblesse.

Araminta prend plus tard le prénom Harriet, celui de sa mère, et épouse John Tubman, un homme noir libre. Ce détail dit à lui seul l'absurdité juridique de l'époque : dans un même couple, l'un peut être libre et l'autre propriété. L'amour, face à la loi esclavagiste, n'a pas beaucoup de poids. La loi

sait compter les corps, mais elle ne reconnaît pas ce qui les attache. Harriet comprend peu à peu qu'elle peut être vendue plus au sud, arrachée à ce qui lui reste de liens, envoyée vers des plantations où la survie devient encore plus incertaine. Le système n'avait pas besoin de menacer constamment. Il suffisait que la vente soit possible. La terreur faisait son travail en silence.

En 1849, elle fuit.

La fuite d'une esclave, dans l'ordre légal de l'époque, est une trahison. Elle trahit le maître qui prétend la posséder. Elle trahit l'économie locale. Elle trahit les chasseurs d'esclaves qui vivent de la capture. Elle trahit les tribunaux qui ont transformé l'injustice en procédure. Elle trahit même, aux yeux des défenseurs de l'esclavage, une certaine vision de la société : chacun à sa place, certains debout sur le dos des autres, et Dieu convoqué en témoin de cette architecture infecte. Quand les oppresseurs parlent d'ordre naturel, il faut toujours vérifier qui fait la lessive, qui saigne, qui se tait et qui encaisse.

Harriet Tubman rejoint la Pennsylvanie, État libre. Elle franchit une frontière qui n'est pas seulement géographique. Derrière elle, le Maryland esclavagiste. Devant elle, une liberté précaire, surveillée, menacée. Car fuir ne signifie pas être sauvée. Le Nord n'est pas un paradis. Les Noirs libres y subissent discriminations, précarité, violences, suspicion. Et surtout, la loi fédérale ne laisse pas les fugitifs tranquilles. Avec le Fugitive Slave Act de 1850, les États-Unis rendent la liberté encore plus fragile : les esclaves échappés peuvent être capturés même dans les États libres, et les citoyens sont obligés de coopérer à leur retour. La loi devient un filet jeté sur tout le territoire. Belle démonstration de civilisation : quand l'injustice perd du terrain, elle élargit sa juridiction.

C'est ici que Harriet Tubman cesse d'être seulement une fugitive et devient une menace.

Elle aurait pu rester au Nord. Respirer. Travailler. Survivre. Garder sa liberté comme on garde une braise sous la pluie, en protégeant d'abord ce qui a été arraché au danger. Personne n'aurait eu le droit de lui demander davantage. Mais elle retourne vers le Sud. Elle revient dans la gueule du système qui l'a possédée, frappée, traquée. Elle revient pour chercher les autres.

C'est là que sa trahison prend toute sa dimension. Harriet Tubman ne trahit pas seulement son maître en refusant d'être sa propriété. Elle trahit l'ordre esclavagiste en niant son principe central : l'idée qu'un être humain puisse appartenir à un autre. Chaque personne qu'elle aide à fuir est une défaite infligée à cette fiction juridique. Chaque passage réussi est une insulte à

l'économie de la plantation. Chaque corps libéré est une phrase vivante contre les lois du pays.

Elle devient l'une des grandes figures de l'Underground Railroad, ce réseau clandestin de routes, de maisons sûres, de passeurs, d'abolitionnistes, de communautés noires libres, de sympathisants religieux et de résistants discrets qui aident des esclaves à gagner les États libres ou le Canada. Le nom est trompeur : il n'y a pas de rails souterrains, pas de train magique, pas de mécanique romantique. Il y a des marches de nuit, des marais, des bois, des granges, des silences, des signaux, des faux renseignements, des refuges, des complicités fragiles. Il y a surtout une organisation du risque. Un pays entier prétend que ces hommes et ces femmes sont des biens perdus ; d'autres décident qu'ils sont des êtres humains à rendre à eux-mêmes.

Harriet Tubman retourne plusieurs fois dans le Sud, au péril de sa vie. Elle guide sa famille, puis d'autres fugitifs. Les chiffres ont souvent été gonflés par la légende, comme si l'héroïsme réel ne suffisait jamais aux conteurs. Les données les plus prudentes parlent d'environ treize missions directes et d'une soixantaine à une soixante-dizaine de personnes personnellement conduites vers la liberté, sans compter celles à qui elle transmet des instructions ou qu'elle aide indirectement. C'est déjà immense. Il n'est pas nécessaire de lui ajouter des centaines imaginaires. La vérité suffit. Parfois, l'histoire réelle est assez grande ; inutile de lui coller des échasses.

Ce qui frappe, dans son action, ce n'est pas seulement le courage. Le courage seul peut être impulsif. Chez Harriet Tubman, il y a aussi une discipline froide. Elle connaît les routes, les horaires, les dangers, les faiblesses humaines. Elle avance la nuit. Elle change les plans. Elle utilise les informations disponibles. Elle sait que la panique peut tuer tout un groupe. Elle porte parfois une arme, non pour jouer à la guerrière de gravure, mais parce qu'un fugitif qui veut faire demi-tour peut mettre tous les autres en danger. La liberté, dans ces conditions, n'est pas une jolie abstraction. C'est une opération clandestine avec des enfants épuisés, des adultes terrifiés, des chiens lancés derrière eux, et des hommes payés pour les ramener enchaînés.

Son surnom, « Moïse », dit quelque chose de la puissance symbolique de son rôle. Elle conduit hors de la servitude. Elle traverse une géographie de peur. Elle promet une terre libre qui n'est jamais entièrement sûre. Mais la comparaison biblique, aussi forte soit-elle, risque de lisser ce qu'elle fut vraiment. Harriet Tubman n'est pas seulement une figure spirituelle. Elle est une stratège de terrain. Une femme noire, pauvre, blessée, officiellement sans

pouvoir, qui comprend mieux la géographie morale de son pays que les hommes qui écrivent ses lois.

La guerre de Sécession transforme encore son rôle. Harriet Tubman travaille pour l'Union comme infirmière, cuisinière, éclaireuse, espionne. Elle met sa connaissance du terrain, des réseaux noirs, des déplacements et des marais au service de la lutte contre la Confédération esclavagiste. En 1863, elle participe à l'opération de Combahee River, en Caroline du Sud, conduite par les forces de l'Union. Cette opération permet de libérer plusieurs centaines d'esclaves. Là encore, l'ordre esclavagiste voit une trahison. Mais qui trahit qui ? Celle qui aide des personnes réduites en esclavage à fuir ? Ou ceux qui ont bâti une république en parlant de liberté tout en vendant des enfants ?

Harriet Tubman révèle une chose insupportable pour les défenseurs de l'ordre : la loi peut être criminelle sans cesser d'être la loi. C'est même l'un des grands scandales de l'histoire humaine. L'injustice ne se présente pas toujours en haillons, avec un couteau entre les dents. Elle arrive souvent bien habillée, imprimée, signée, validée, tamponnée, expliquée par des juristes, défendue par des juges, bénie par des religieux, protégée par des policiers. L'esclavage américain n'était pas un accident sauvage à la marge d'une société civilisée. Il était intégré, organisé, codifié, rentable. Une horreur avec comptabilité, tribunaux et discours patriotiques. Le genre de monstre qui aime beaucoup les constitutions quand elles lui laissent assez de place pour respirer.

Dans un tel système, obéir n'est pas neutre. Le conducteur qui ramène un fugitif, le juge qui applique la loi, le voisin qui dénonce, le politicien qui tempore, le pasteur qui justifie, le citoyen qui détourne les yeux : tous participent à des degrés différents à la survie de l'ordre. Le génie obscène des systèmes injustes est là : ils diluent la responsabilité jusqu'à ce que chacun puisse prétendre n'avoir fait qu'un petit geste. Une petite signature. Une petite capture. Une petite dénonciation. Une petite vente. Une petite lâcheté. Et à la fin, des générations entières finissent dans les champs, les chaînes et les tombes.

Harriet Tubman fait l'inverse. Elle concentre la responsabilité sur elle-même. Elle prend le risque du retour. Elle refuse l'argument confortable de l'impuissance. Elle ne peut pas abolir seule l'esclavage, mais elle peut arracher des vies à sa gueule. Et cela suffit à faire d'elle une ennemie du système. Les pouvoirs injustes pardonnent plus facilement les opinions radicales que les actes efficaces. Un discours peut être moqué, isolé, surveillé. Un

réseau qui fait sortir des corps, lui, inflige une perte concrète. L'économie comprend très bien la morale quand elle commence à lui coûter quelque chose.

Sa trahison est donc doublement intolérable. Elle est une ancienne esclave qui refuse de rester à sa place, et une femme qui organise la fuite d'autres esclaves. Elle n'est pas seulement une victime échappée ; elle devient agent de libération. Le système peut tolérer un fugitif comme exception, comme problème de propriété, comme dossier à régler. Il supporte beaucoup moins celle qui transforme la fuite en méthode. Harriet Tubman ne se contente pas de disparaître. Elle revient ouvrir la porte.

Il faut aussi résister à la tentation de la transformer en icône douce. Les sociétés adorent rendre les figures dangereuses fréquentables après coup. On les met sur des billets, dans des manuels, dans des citations inspirantes, et l'on oublie soigneusement que leur grandeur venait de leur refus frontal. Harriet Tubman n'était pas une image de courage destinée à décorer des murs d'école. Elle était une criminelle aux yeux de la loi esclavagiste, une voleuse de « propriété », une organisatrice de fuite, une ennemie de l'ordre établi. La rendre inoffensive serait une deuxième capture.

La question centrale de ce chapitre reste donc entière : quand la loi protège l'esclavage, la fuite devient-elle crime ou justice ?

La réponse morale semble évidente aujourd'hui. C'est justement ce qui devrait nous inquiéter. Beaucoup de certitudes deviennent confortables une fois que les morts ont payé le prix à notre place. Il est facile, deux siècles plus tard, de condamner l'esclavage et d'admirer Harriet Tubman. Il était beaucoup plus coûteux de l'aider quand la loi exigeait de la livrer. L'histoire ne teste pas les consciences dans les musées. Elle les teste au moment où l'obéissance est récompensée et la désobéissance punie.

Harriet Tubman a trahi les maîtres. Elle a trahi les chasseurs d'esclaves, les registres de propriété, les lois fédérales, les compromis politiques, les sermons hypocrites, les journaux racistes et toute la grande machinerie qui appelait ordre ce qui n'était qu'un kidnapping héréditaire.

Elle n'a pas trahi la justice.

Elle lui a ouvert un chemin dans la nuit.